

Texte 1 : Un mur invisible

Les mots sont une bizarrerie pour moi depuis mon enfance. Je dis bizarrerie, pour ce qu'il y eut d'abord d'étrange.

Que voulaient dire ces mimiques des gens

5 autour de moi, leur bouche en cercle, ou étirée en grimaces différentes, leurs lèvres en curieuses positions ?

Je « sentais » quelque chose de différent

lorsqu'il s'agissait de la colère, de la tristesse ou du contentement, mais le mur invisible qui me

10 sépare des sons correspondant à ces mimiques

était à la fois vitre transparente et béton. Je m'agitais d'un côté de ce

mur, et les autres faisaient de même de l'autre côté. Lorsque j'essayais de reproduire comme un petit singe leurs mimiques, ce n'étaient toujours

pas des mots, mais des lettres visuelles. Parfois, on m'apprenait un mot

15 d'une syllabe ou de deux syllabes qui se ressemblaient, comme « papa », « maman », « tata ».

Les concepts les plus simples étaient encore plus mystérieux. Hier,

demain, aujourd'hui. Mon cerveau fonctionnait au présent. Que voulaient dire le passé et l'avenir ?

20 Lorsque j'ai compris, à l'aide des signes, qu'hier était derrière moi, et

demain devant moi, j'ai fait un bond fantastique. Un progrès immense, que les entendants ont du mal à imaginer, habitués qu'ils sont à comprendre depuis le berceau les mots et les concepts répétés inlassablement, sans même qu'ils s'en rendent compte.

25 Puis j'ai compris que d'autres mots désignaient des personnes. Emmanuelle, c'était moi. Papa, c'était lui. Maman, c'était elle. Marie était ma sœur. J'étais Emmanuelle, j'existais, j'avais une définition, donc une existence.

Être quelqu'un, comprendre que l'on est vivant. À partir de là, j'ai
30 pu dire « JE ». Avant, je disais « ELLE » en parlant de moi. Je cherchais où j'étais dans ce monde, qui j'étais, et pourquoi. Et je me suis trouvée. Je m'appelle Emmanuelle Laborit.

Emmanuelle Laborit, *Le Cri de la mouette*,
chapitre 1 (extrait), © Robert Laffont, 1994.